

# Semences et terreaux

18 janvier 2023

Photo: [pierre de la faim](#) sur l'Elbe. Texte gravé « Wenn du mich siehst, dann weine » – Si tu me vois, alors pleure.

[Crédit: Norbert Kaiser – Own work, CC BY-SA 3.0](#)

Voici la quatrième et dernière partie d'une série qui a débuté avec le texte '[Haut les cœurs !](#)', suivi de l'article '[Pilule bleue ou pilule rouge ?](#)' avant '[Ils ne mourraient pas tous mais tous étaient atteints](#)'.

***Vous devez être le changement que vous voulez voir en ce monde***

*Mohandas Karamchand Gandhi (1869-1948)*

Citer Gandhi en cette époque où le cynisme semble érigé en mode existentiel me condamne, j'en suis conscient, à l'image du doux rêveur, promis – brebis égarée au milieu des loups – à un rapide atterrissage en catastrophe. Bref, un risque réel de discrédit, assumé.

Cette phrase pourtant contient une bonne part de ce qui nous manque, ainsi que nous l'avons petit à petit découvert au cours des trois premiers épisodes de notre saga. Impérative, face aux défis des temps que nous vivons. Incitant à l'action alors que nous pourrissions sur place. Convoquant l'utopie, une force susceptible de nous extraire de nos vieux habits.

Aujourd'hui, la figure du leader indien nous apparaît peut-être quelque peu désuète, voire bête. Mais Gandhi c'est aussi et avant tout le courage de la désobéissance et de ses conséquences, la remise en question de l'ordre patriarcal ou de castes, l'humilité face aux pouvoirs, la sobriété plutôt que l'accumulation frénétique.

Les défis fussent-ils collectifs, nous constituons, in fine, la matière première du changement, ainsi que nous l'avons amplement illustré dans les dernières publications du blog. Nullement à la manière du [colibri](#) de l'histoire (qui finit d'ailleurs bien plus mal que ne le laisse entendre [Pierre RABHI](#)), faisant tout son petit possible pour éteindre l'incendie sans jamais se demander s'il ne serait pas envisageable d'organiser ensemble la lutte ou de combattre les incendiaires tout autant que les flammes. Aussi est-ce dans la puissance de cette exhortation que nous aborderons la dernière partie de notre quadriptyque.

## **Titanic (mais sans Léonardo di Caprio)**

Ce  
la  
fa  
it  
te



ll Tous dans le même bateau ? Voir le post '[Apocalypse now](#)'.

em  
en  
t  
lo  
ng  
te  
mp  
s  
qu  
e  
no  
us  
so  
mm  
es  
em  
ba

rq  
ué  
s  
su  
r  
le  
[Ti](#)  
[ta](#)  
[ni](#)  
[c](#)  
qu  
e  
no  
us  
en  
av  
on  
s  
pe  
rd  
u  
le  
so  
uv  
en  
ir  
.  
Ma  
in  
te  
na  
nt  
qu  
e  
se  
fo  
nt

en  
te  
nd  
re  
le  
s  
te  
rr  
ib  
le  
s  
gr  
in  
ce  
me  
nt  
s  
de  
l'  
ic  
eb  
er  
g  
dé  
ch  
ir  
an  
t  
la  
co  
qu  
e  
de  
no  
tr  
e  
pa

qu  
eb  
ot  
,  
no  
us  
hu  
rl  
on  
s  
no  
s  
pe  
ur  
s  
et  
no  
s  
ra  
ge  
s  
da  
ns  
le  
co  
ns  
ta  
t  
de  
no  
tr  
e  
im  
pu  
is  
sa  
nc

e.  
Ma  
is  
qu  
e  
fa  
is  
on  
s-  
no  
us  
su  
r  
ce  
na  
vi  
re  
,  
su  
r  
ce  
tt  
e  
ga  
lè  
re  
?  
...

*Le temps n'est plus à se lamenter sur les catastrophes écologiques. Ni à imaginer que, à lui seul, l'essor technologique pourrait porter remède. Le sursaut salvateur ne peut venir que d'un immense bouleversement de nos rapports à l'homme, aux autres vivants, à la nature. Le problème écologique nous concerne non seulement dans nos relations avec la nature mais aussi dans nos relations à nous-même.*

Edgard MORIN.

Ces lignes, [Edgard Morin](#) ne les a pas écrites à l'occasion de [la dernière COP inutile](#) , ni même lors du [Congrès de la Terre à Rio en 1992](#). Ce propos date de 1973, il y a cinquante ans en fait. Un demi-siècle nous sépare du constat de l'intellectuel avant-gardiste. Cinq décennies d'inertie. Et voici que l'iceberg déchire la coque.

L'opus qui s'achève ici ('[Haut les cœurs !](#)', '[Pilule bleue ou pilule rouge ?](#)', '[Ils ne mourraient pas tous mais tous étaient atteints](#)') se sera, quant à lui, étiré sur plus d'une année. De l'intérêt de la lenteur, qui permet de voir les conjectures (durement) rattrapées par la réalité. Au plus ce mouvement s'accélère, au plus il semblerait néanmoins qu'il nous faille ici ralentir. Débarrassé de tout fantasme d'efficacité, de toute velléité utilisatrice, nous voilà bien plus libres. Réfléchir 'pour la beauté du geste', en quelque sorte ? Il n'appartient à personne en particulier de porter la lourde charge de sauver le Titanic, ne serait-ce qu'un tout petit peu y contribuer, ne serait-ce qu'en sauver une dérisoire parcelle.

Ce  
tt  
e  
an  
né  
e  
tr  
av  
au  
x  
(p  
on  
ct



Nous dépouiller de nos vêtements anciens ? Voir '[Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient atteints](#)'.

u é  
s  
de  
ci  
de  
là  
de  
qu  
el  
qu  
es  
ég  
ar  
em  
en  
ts  
)  
au  
ra  
fa  
it  
ém  
er  
ge  
r,  
po  
ur  
l'  
au  
te  
ur  
et  
–  
c'  
es  
t  
à

es  
pé  
re  
r  
—  
ég  
al  
em  
en  
t  
qu  
el  
qu  
e  
pe  
u  
da  
ns  
ce  
s  
pa  
ge  
s,  
un  
pa  
ys  
ag  
e  
ne  
uf  
,  
un  
en  
tr  
el  
ac  
em

en  
t  
de  
se  
nt  
es  
pl  
us  
ou  
mo  
in  
s  
ne  
tt  
es  
,  
pl  
us  
ou  
mo  
in  
s  
éc  
la  
ir  
ées,  
ma  
is  
to  
ut  
es  
ég  
al  
em  
en  
t

fa  
sc  
in  
an  
te  
s  
pa  
r  
le  
ur  
s  
pr  
om  
es  
se  
s  
d'  
un  
dé  
pa  
ss  
em  
en  
t  
de  
l'  
in  
er  
ti  
e.  
Pr  
éc  
is  
io  
n  
es  
se

nt  
ie  
ll  
e  
:  
il  
ne  
s'  
ag  
it  
su  
rt  
ou  
t  
pa  
s  
de  
ré  
po  
nd  
re  
au  
x  
in  
év  
it  
ab  
le  
s  
«  
qu  
e  
fa  
ir  
e  
al  
or

s  
?  
»  
ou  
«  
qu  
el  
le  
s  
so  
lu  
ti  
on  
s  
pr  
op  
os  
er  
?  
»  
.  
Ce  
n'  
en  
es  
t  
pa  
s  
le  
li  
eu  
et  
l'  
au  
te  
ur  
de

ce  
s  
li  
gn  
es  
n'  
en  
a  
ni  
la  
co  
mp  
ét  
en  
ce  
ni  
la  
mo  
in  
dr  
e  
en  
vi  
e.  
Le  
pa  
ys  
ag  
e  
ré  
fl  
ex  
if  
év  
oq  
ué  
ne

re  
ss  
em  
bl  
e  
en  
ri  
en  
à  
un  
e  
bo  
it  
e  
à  
ou  
ti  
ls  
,  
en  
co  
re  
mo  
in  
s  
un  
e  
tr  
ou  
ss  
e  
de  
se  
co  
ur  
is  
te

.  
Il  
s'  
ag  
ir  
ai  
t  
pl  
ut  
ôt  
de  
ch  
em  
in  
er  
nu  
s  
en  
te  
rr  
e  
in  
co  
nn  
ue  
,  
dé  
po  
ui  
ll  
és  
de  
no  
s  
vê  
te  
me

nt  
s  
an  
ci  
en  
s  
co  
mm  
e  
de  
to  
us  
no  
s  
ar  
ti  
fi  
ci  
el  
s  
ra  
ss  
ur  
em  
en  
ts  
.  
Si  
no  
us  
av  
on  
s  
to  
ut  
à  
ap

pr  
en  
dr  
e,  
il  
se  
mb  
le  
ra  
it  
né  
an  
mo  
in  
s  
qu  
e  
de  
s  
pi  
on  
ni  
er  
(e  
)s  
ai  
en  
t  
dé  
jà  
po  
sé  
qu  
el  
qu  
es  
ja

lo  
ns  
.  
Le  
mo  
me  
nt  
ve  
nu  
no  
us  
ou  
vr  
ir  
on  
s  
le  
s  
ye  
ux  
.

## **Dans quelle direction nager ?**

Naufragés, nous ignorons vers où nous diriger. Avant, c'était bien pratique, on allait tout droit, le plus vite, le plus loin possible, sans se poser de questions. Et maintenant ? Et ici ? Quid en effet de l'opportunité de ce blog ? L'écriture constitue bien sûr une forme de natation. 'Nager' cependant, dans le vocabulaire courant, possède un [double sens](#) puisqu'il peut être synonyme de s'embourber, patauger, se perdre. Le danger qui nous guette.

Le blog constitue un format qui ne se prête en rien à l'action en tant que telle. Il peut, ou non, inciter à l'action. Il peut éventuellement intégrer le couple action / non-action dans sa réflexion. Mais il se limite de facto à une certaine expression de la pensée. Si je suis ici occupé à écrire (ou à

lire) cette note, je ne suis pas ailleurs, à éventuellement développer telle ou telle action.

«  
Co  
ul  
er  
en  
be



au Voir le post '[Pilule bleue ou pilule rouge ?](#)'

té  
pl  
ut  
ôt  
qu  
e  
fl  
ot  
te  
r  
sa  
ns  
gr  
âc  
e

»  
su  
gg  
èr  
e  
Co  
ri  
nn  
e  
MO  
RE  
L

[DA](#)  
[RL](#)  
[EU](#)  
[X](#).  
Il  
ne  
s'  
ag  
it  
pa  
s  
de  
ba  
rb  
ot  
er  
n'  
im  
po  
rt  
e  
co  
mm  
en  
t  
en  
ef  
fe  
t,  
da  
ns  
l'  
es  
po  
ir  
pl  
us

ou  
mo  
in  
s  
in  
co  
ns  
ci  
en  
t  
de  
se  
ma  
in  
te  
ni  
r  
à  
fl  
ot  
da  
ns  
la  
ca  
ta  
st  
ro  
ph  
e.  
No  
tr  
e  
dé  
ma  
rc  
he  
s'

in  
it  
ie  
su  
r  
un  
re  
no  
nc  
em  
en  
t.  
Le  
Ti  
ta  
ni  
c  
a  
pr  
is  
un  
e  
te  
ll  
e  
gî  
te  
qu  
'i  
l  
n'  
es  
t  
à  
so  
n  
ég

ar  
d  
au  
cu  
ne  
il  
lu  
si  
on  
à  
se  
fa  
ir  
e.  
Et  
no  
us  
av  
on  
s  
ap  
pr  
is  
à  
ne  
pa  
s  
le  
re  
gr  
et  
te  
r.

## **A quelle profondeur ?**

*Toute réflexion sur l'état du monde et sur les possibilités*

*d'y intervenir, si elle commence par admettre que son point de départ est, hic et nunc, un désastre déjà largement accompli, bute sur la nécessité, et la difficulté, de sonder la profondeur de ce désastre là où il a fait ses principaux ravages : dans l'esprit des hommes. Là il n'y a pas d'instrument de mesure qui vaille, pas de badges dosimétriques, pas de statistiques ou d'indices auxquels se référer. C'est sans doute pourquoi si rares sont ceux qui se hasardent sur ce terrain. On grommelle bien ici ou là à propos d'une catastrophe « anthropologique », dont on ne discerne pas trop s'il faudrait la situer dans l'agonie des dernières sociétés « traditionnelles » ou dans le sort fait aux jeunes pauvres modernes, en conservant peut-être l'espoir de préserver les unes et d'intégrer les autres*

*René RIESEL et Jaime SEMPRUN, Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable (2008).*

## Réflexion

«  
Ma  
is  
qu  
e



faVoir '[Les papas papous](#)', ou commencer penser hors  
irdichotomies ([source](#)).

e  
?  
»  
in  
te  
rp  
el  
la  
it  
un

le  
ct  
eu  
r  
de  
ce  
bl  
og  
[da](#)  
[ns](#)  
[un](#)  
[co](#)  
[mm](#)  
[en](#)  
[ta](#)  
[ir](#)  
[e](#)  
su  
iv  
an  
t  
la  
pu  
bl  
ic  
at  
io  
n  
du  
po  
st  
'[A](#)  
[po](#)  
[ca](#)  
[ly](#)  
[ps](#)  
[e](#)

No

w'

.  
Se  
ul  
s  
le  
s  
ad  
ep  
te  
s  
du  
'a  
pr  
ès  
mo  
i  
le  
s  
mo  
uc  
he  
s'  
(i  
ls  
ne  
so  
nt  
pa  
s  
si  
ra  
re  
s!  
)  
ré

us  
si  
ss  
en  
t  
à  
év  
it  
er  
ce  
tt  
e  
qu  
es  
ti  
on  
qu  
i  
po  
ur  
ta  
nt  
s'  
im  
po  
se  
à  
no  
us  
en  
pe  
rm  
an  
en  
ce  
.  
N'

y  
a-  
t-  
il  
pa  
s  
un  
e  
pa  
rt  
d'  
in  
co  
ns  
ci  
en  
ce  
cr  
im  
in  
el  
le  
,  
vo  
ir  
e  
de  
lâ  
ch  
et  
é,  
à  
se  
va  
ut  
re  
r

ai  
ns  
i  
da  
ns  
le  
s  
st  
up  
re  
s  
de  
la  
pe  
ns  
ée  
al  
or  
s  
qu  
e  
l'  
or  
ch  
es  
tr  
e  
du  
na  
vi  
re  
qu  
i  
pr  
en  
d  
l'

ea  
u  
de  
to  
ut  
e  
pa  
rt  
a  
en  
ta  
mé  
le  
s  
pr  
em  
ière  
re  
s  
me  
su  
re  
s  
de  
'p  
lu  
s  
pr  
ès  
de  
to  
i  
mo  
n  
Di  
eu  
,

?  
No  
us  
ex  
am  
in  
er  
on  
s  
ce  
tt  
e  
qu  
es  
ti  
on  
le  
mo  
me  
nt  
ve  
nu  
.  
Il  
se  
ra  
it  
tr  
op  
si  
mp  
le  
en  
ef  
fe  
t  
d'

en  
re  
st  
er  
à  
un  
e  
ma  
ni  
fe  
st  
at  
io  
n  
de  
pl  
us  
de  
la  
di  
ch  
ot  
om  
ie  
co  
rp  
s  
/  
es  
pr  
it  
.  
A  
ce  
st  
ad  
e

no  
us  
no  
us  
sa  
ti  
sf  
er  
on  
s  
d'  
un  
e  
dé  
ma  
rc  
he  
à  
re  
br  
ou  
ss  
e  
po  
il  
de  
la  
ré  
si  
gn  
at  
io  
n,  
c'  
es  
t-  
à-

di  
re  
ne  
pa  
s  
s'  
ar  
rê  
te  
r  
à  
la  
dé  
pl  
or  
at  
io  
n  
ou  
à  
l'  
in  
di  
gn  
at  
io  
n  
ma  
is  
an  
al  
ys  
er  
,  
co  
mp  
re

nd  
re  
,  
ce  
rn  
er  
le  
s  
li  
mi  
te  
s,  
ex  
pl  
or  
er  
le  
s  
po  
rt  
es  
de  
so  
rt  
ie  
.

Ne pas céder au besoin de la rédemption du faire. Penser c'est aussi [panser](#). Réfléchir c'est déjà agir. Ou, ainsi que l'énonce avec éloquence une connaissance, « C'est pas parce que le monde part en couilles qu'il faut rester là à se les gratter! »

## **Mission d'entreprise**

Exercices natatoires dans une métaphore, découvertes d'un paysage inconnu dans l'autre, ces pratiques devraient constituer la trame des prochains articles à paraître sur ce

blog. '[Comme par hasard](#)' il semble se former un réseau d'intérêts, de questionnements, d'intuitions, qui in fine composent une image de ce [que en son temps j'avais dénommé tout à fait intuitivement « neguanthropie »](#) sans trop savoir que fourrer dans le sac ainsi étiqueté. Une démarche intéressante en perspective.

Comment lutter contre l'anthropie ambiante ? Telle pourrait être, au stade où nous en sommes arrivés aujourd'hui, la définition de la '[mission d'entreprise](#)' (pour recourir avec une ironie certaine à un concept managérial qui fait encore florès aujourd'hui) de ce blog. A force de fouiner dans toutes les directions, il se pourrait que nous ayons trouvé l'amorce de notre chemin ...

## **Résumons-nous**

Post après post, nous avons constaté à quel point nous sommes partie prenante d'une machine, un système auto-organisé. Il nous faudra ultérieurement d'ailleurs bien préciser ce concept, ses tenants et aboutissants. Précisons d'emblée néanmoins qu'il ne s'agit nullement de comprendre le terme 'système' à la sauce [Matrix](#) ou [complotiste](#). Cette machine nous ne la voyons pas car elle est en nous (un peu à la manière des [fractales](#)) et nous en faisons partie tout à la fois. Nous ne pouvons en connaître que les manifestations, les effets qui, en ces temps de crises multiples et multiformes (image ci-dessous) , de plus en plus, s'imposent à nous, à nos existences , accroissant nos souffrances sans que nous puissions les comprendre, leur donner sens.



Es  
t-  
ce  
à  
di  
re  
qu  
e  
no  
us  
al  
lo  
ns  
do  
ré  
na  
va  
nt  
do  
ui  
ll  
et  
te  
me  
nt  
vo  
ya  
ge  
r  
da  
ns  
le  
mo  
nd  
e  
de  
s



Où aller chercher '[L'énergie qu'il nous faut](#)' ?

id  
ée  
s  
pu  
re  
s  
et  
de  
l'  
es  
th  
ét  
iq  
ue  
de  
s  
co  
nc  
ep  
ts  
?  
Qu  
e  
ne  
nn  
i.  
La  
so  
uf  
fr  
an  
ce  
de  
me  
s  
co  
nt

em  
po  
ra  
in  
s  
m'  
ap  
pa  
ra  
ît  
ch  
aq  
ue  
jo  
ur  
pl  
us  
in  
to  
lé  
ra  
bl  
e,  
il  
es  
t  
ex  
cl  
u  
de  
s'  
en  
dé  
so  
li  
da  
ri

se  
r.  
Le  
s  
co  
ns  
ta  
ts  
dr  
es  
sé  
s  
an  
té  
ri  
eu  
re  
me  
nt  
,  
qu  
e  
je  
vo  
us  
in  
vi  
te  
à  
li  
re  
ou  
re  
li  
re  
au  
jo

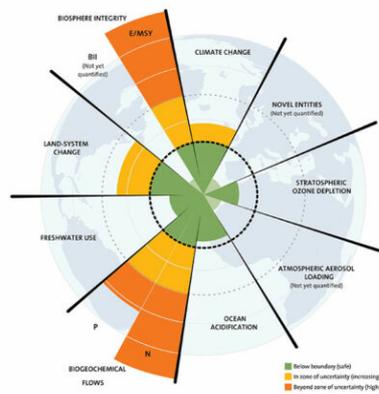
ur  
d'  
hu  
i,  
so  
nt  
to  
uj  
ou  
rs  
va  
la  
bl  
es  
,  
à  
mo  
in  
s  
qu  
e,  
po  
ur  
un  
e  
bo  
nn  
e  
pa  
rt  
d'  
en  
tr  
e  
eu  
x,  
il

s  
n'  
ai  
en  
t  
em  
pi  
ré  
. Re  
tr  
an  
ch  
é  
lo  
in  
de  
to  
ut  
, je  
n'  
ai  
ri  
en  
à  
pe  
rd  
re  
,  
ri  
en  
à  
ga  
gn  
er  
,

to  
ut  
à  
di  
re  
.  
Ne  
re  
st  
e  
qu  
'à  
tr  
ou  
ve  
r  
ch  
aq  
ue  
ma  
ti  
n  
le  
co  
ur  
ag  
e  
de  
se  
co  
ue  
r  
le  
s  
vi  
eu  
x

or  
ip  
ea  
ux  
.  
No  
s  
ar  
pe  
nt  
ag  
es  
co  
nt  
in  
ue  
ro  
nt  
à  
se  
no  
ur  
ri  
r  
du  
mo  
nd  
e  
te  
l  
qu  
'i  
l  
se  
do  
nn  
e

à  
vo  
ir  
,  
sa  
ns  
fi  
lt  
re  
.



Dépassements des limites planétaires ([source](#))

Le  
s  
er  
re  
me  
nt  
s  
ac  
tu  
el  
s  
(\*  
),  
le  
s  
mu  
lt  
ip  
le  
s  
cr  
is  
es  
br  
ut  
al

es  
et  
in  
te  
ra  
gi  
ss  
an  
te  
s  
(\*  
\*)  
qu  
e  
no  
us  
af  
fr  
on  
to  
ns  
au  
jo  
ur  
d'  
hu  
i  
et  
qu  
e  
no  
us  
su  
bi  
ro  
ns  
pl

us  
en  
co  
re  
de  
ma  
in  
,  
co  
ns  
ti  
tu  
en  
t  
no  
tr  
e  
vr  
ai  
e  
ma  
ti  
èr  
e  
pr  
em  
iè  
re  
,  
co  
mm  
e  
da  
ns  
la  
ma  
je

ur  
e  
pa  
rt  
ie  
de  
s  
ar  
ti  
cl  
es  
du  
bl  
og  
à  
ce  
jo  
ur  
. Et  
le  
s  
ma  
té  
ri  
au  
x  
ne  
ma  
nq  
ue  
nt  
pa  
s.  
Ai  
ns  
i,

so  
rt  
i  
to  
ut  
ch  
au  
d  
au  
mo  
me  
nt  
où  
se  
cl  
ôt  
ur  
e  
le  
pr  
és  
en  
t  
t  
ex  
te  
,  
[le](#)  
[de](#)  
[rn](#)  
[ie](#)  
[r](#)  
[ra](#)  
[pp](#)  
[or](#)  
[t](#)  
[d'](#)

0x  
fa  
m  
ou  
le  
Wo  
rl  
d  
In  
eq  
ua  
li  
ty  
Re  
po  
rt  
20  
22  
no  
us  
dé  
ta  
il  
le  
nt  
un  
mo  
nd  
e  
où  
ex  
pl  
os  
en  
t  
le  
s

in  
ég  
al  
it  
és  
,  
no  
ta  
mm  
en  
t  
pa  
tr  
im  
on  
ia  
le  
s,  
qu  
e  
ce  
so  
it  
à  
l'  
éc  
he  
ll  
e  
lo  
ca  
le  
ou  
mo  
nd  
ia  
le

·  
Po  
ur  
vo  
us  
ch  
an  
ge  
r  
le  
s  
id  
ée  
s:  
l'  
ét  
at  
de  
s  
li  
eu  
x,  
dr  
es  
sé  
pa  
r  
l'  
Or  
ga  
ni  
sa  
ti  
on  
de  
s  
Na

[ti](#)  
[on](#)  
[s](#)  
[Un](#)  
[ie](#)  
[s,](#)  
de  
l'  
in  
cu  
ri  
e  
de  
s  
ét  
at  
s  
à  
af  
fr  
on  
te  
r  
le  
ch  
an  
ge  
me  
nt  
cl  
im  
at  
iq  
ue  
ou  
un  
[ra](#)

pp  
or  
t  
mo  
nt  
ra  
nt  
l'  
ex  
te  
ns  
io  
n  
co  
nt  
in  
ue  
du  
mo  
dè  
le  
su  
ic  
id  
ai  
re  
de  
l'  
ag  
ro  
-  
in  
du  
st  
ri  
e,  
ou

du  
go  
uf  
fr  
e  
de  
s  
pe  
rt  
es  
de  
la  
bi  
od  
iv  
er  
si  
té  
à  
mo  
in  
s  
qu  
e  
vo  
us  
ne  
pr  
éf  
ér  
ie  
z  
le  
co  
ns  
ta  
t

de  
la  
fa  
il  
li  
te  
du  
mo  
dè  
le  
di  
t  
dé  
mo  
cr  
at  
iq  
ue  
te  
l  
qu  
e  
pr  
at  
iq  
ué  
pa  
r  
le  
s  
na  
ti  
on  
s  
oc  
ci  
de

---

( \*) *anti-spécisme, catastrophes écologiques, problématique des ressources (eau, énergie, minerais), néo-libéralisme, accaparement de l'attention par les dispositifs marketing, aliénation croissante du travail, fuites en avant technologiques tous azimuts (chimie, génétique, géo-ingénierie,...) , extension fulgurante et non contrôlée de la surveillance, accaparement des richesses par une minorité, explosion des dépenses militaires et sécuritaires, déconnexion des élites, poursuite de l'utopie du progrès, ....*

(\*\*) voir par exemple [ici](#)

---

## **En poussant en avant l'autre jambe**

18 janvier 2023

A l'horizon la boule de feu récemment émergée, peinant à traverser un mur de nuages bas. A mes pieds un troupeau de gigantesques mammouths à la laine sombre, vautrés dans un

marais de brumes étales. Ces masses noires étendues là depuis la nuit des temps y seront encore bien après que soient fermés les yeux qui en ce moment les observent. Sur leur échine parfois déchiquetées à coups de pelleteuse ou largement balafrées par les coupes à blanc de l'ONF, entre ces masses surtout, s'agitent les humains dans ce qui, d'ici, apparaît aisément comme course sans fin, frénésie sans but.

La montagne procure l'avantage de la vision dominante. Mais que ce petit vertige ne titille pas trop le narcissisme de celui ou celle dont la position relativement supérieure ne constitue qu'une illusion, optique et autre. Nous sommes tous pareils.

L'écriture, qui m'a amené à ouvrir les yeux ce matin, deux heures avant l'aube, dans ce vieux mas en bout de montagne peut procurer la même illusion. L'altitude du verbe ciselé, des pensées lentement enchevêtrées puis déconstruites puis recroisées à nouveau, enrichies par de multiples inspirateurs et trices, ne peut méconnaître la main qui tient le crayon ou le doigt qui percute la touche du clavier.

L'humain à la tâche dans ces lignes, quelle que soit la hauteur de ses pensées, le niveau plus ou moins 'méta' de ses analyses, s'empêtre dans ses contradictions, cultive contre vents et marées illusions et plans qu'il se plaira ensuite à contredire. Confusion, mais ouragans également. Elles font légion les émotions et tensions ravivées par l'écriture, remontées en surface à la force du poignet ou par la puissance d'un geyser insoupçonné.

Nous vivons des temps d'exception. A n'en pas douter, une fenêtre d'opportunité où exercer l'esprit. Mais ces matériaux sont radioactifs. Souffrance individuelle, souffrance sociale, se retrouvent finalement au centre ou en creux tant du dernier article que de ceux qui suivent, toujours en gestation. Leur font amplement écho les souffrances de celles et ceux qui me sont proches, les miennes également, finissant par se répondre

l'une l'autre, sans fin. A ne plus pouvoir supporter un tel tintamarre.

Durant des semaines, rapidement devenues des mois, je me suis enfui, puis enfoui. Fuite sans exil, paisible, dans les subtiles arcanes du mur qui se construit ou les sentiers escarpés qui m'entourent, havres par bonheur toujours disponibles.

A six pieds sous terre, je dispose d'une grotte, de petite taille, utérine, dans laquelle j'entretiens un modeste feu, nourri à je ne sais quelle source secrète. Je l'avais délaissée depuis un bon moment. J'y suis revenu, sans enthousiasme mais avec reconnaissance, échappant de la sorte aux torrents de veulerie, de lâcheté, de compromission, de paresse intellectuelle qui me semblaient avoir envahi le vivre ensemble.

Aujourd'hui, sous les voûtes de granite de cette solide bâtisse, me voilà le crayon à la main. L'innocence de la pointe noire courant sur la feuille me dessine au visage un sourire. Je penche la tête, le regard horizontal, presque à hauteur de papier, l'observe. Elle file aisément, elle trace le chemin. Je reprends ce chemin, me rappelant que, si la souffrance parfois est présente à chaque pas, elle se surmonte en poussant en avant l'autre jambe.

A bientôt.

---

**La feuille blanche et le**

# M'Goun

18 janvier 2023

Écrire sans avoir de compte à rendre à personne, ne prendre prétexte des faiblesses, limites ou impérities de quiconque, **écrire comme si jamais je ne devais être lu**. Comme dans ces grandes traversées en montagne en solo, lorsque chaque pas mérite une attention, un investissement complet. Non parce que l'on me regarde ou me juge mais parce que chaque geste, chaque décision, compte, terriblement, vitalement parfois. Il me faut être à cent pour cent 'dedans', présent à moi-même, pas le choix. En marchant seul, pour moi-même, en écrivant pour moi-même, c'est là que je suis 'juste', que je sens instinctivement le point d'équilibre, lorsque mes crapahutes montagnardes ou scripturales m'emmènent sur des sentes particulièrement aériennes. C'est alors que parfois se déroulent **les chemins magiques ...**

Seul devant la feuille blanche, je sens monter la même angoisse sourde et complètement paralysante que celle qui me prit alors que, au cours de mon dernier séjour à Ait Lalan, village perdu en fond de vallée, à 1700 mètres d'altitude, je considérais au loin les premiers contrefort du [massif du M'Goun](#). Ces murailles dressées jusqu'à 3000 mètres me sont brutalement apparues pour ce qu'elles étaient : non pas un superbe décor mais une barrière minérale, froide et dure, infranchissable protection des sommets culminant à un peu plus de 4000 mètres qui étaient jusque là, ô vanité, mon objectif. Dans une sorte d'illumination angoissée, il m'est subitement apparu que j'étais incapable de mener à bien le projet qui était le mien, à savoir rejoindre en solo, en autonomie, le sommet du M'Goun, à près de 4100 mètres d'altitude. Trop vieux, pas assez préparé physiquement, techniquement sous-équipé.



### Campement nomade sur le haut-plateau

Les risques d'une telle traversée solitaire m'apparaissaient alors criants : chute, blessure invalidante, infection parasitaire grave (comme lors d'un séjour antérieur), eau ou nourriture insuffisante, voire agression, étranger égaré quasiment sans défense dans un immense territoire d'altitude quasiment vide où s'accrochent néanmoins, jusque vers les 3000 mètres, quelques bergers en estive ou tribus nomades déplaçant tentes et troupeaux de chèvres et de dromadaires. Au-delà des accidents possibles, je savais les sentiers improbables et, bien évidemment, le balisage inexistant. Des morts, là-haut, il y en a eu plus d'un et je ne me sentais pas trop la vocation ...

### **Confort et routine ramollissent et gâtent le corps comme l'esprit**

Et pourtant ! Et pourtant, dix jours après ces méchants moments de révélations paralysantes, je me trouvais à Ouarzazate, après avoir traversé du nord au sud ces montagnes et hauts-plateaux, à pied et sac au dos d'abord, en camion puis minibus ensuite. Que s'était-il passé ? Où avais-je trouvé le courage ?, l'énergie ?, l'incitation ?... Comment répondre ? La détermination peut-être. Le refus conscient de céder au doute ou à la crainte. Me rappeler pourquoi j'avais voulu ce défi, quel sens avait pour moi cette traversée. Me

souvenir de cette vérité que confort et routine ramollissent et gâtent le corps comme l'esprit. Deux jours à peine après cette brutale confrontation vécue au village, cette détermination m'amenait en effet, après des heures de pérégrinations en minibus branlant et taxis collectifs pleins à craquer, au pied de ces montagnes, non loin d'Agouti. Avec mon ami Azroun, nous avons passé la nuit dans une vieille grange au milieu des champs, chargée de luzerne sèche destinée aux troupeaux. En face, si lointain encore, le sommet du M'Goun – portant chapeau enneigé, visible les rares instants où se dissipait la masse nuageuse épaisse et noire, quasiment mordoresque, qui couvrait tout le massif – paraissait plus inaccessible que jamais. Entre ce sommet et moi, des masses énormes s'interposaient.

Il fait très froid ce matin, le soleil hésite encore à sauter par dessus l'horizon. Pas trop bien réveillé, je prends en pleine tronche les montagnes qui se distinguent peu à peu, les premières très proches de notre bivouac. Je sais devoir adopter une approche légère (euphémisme quand même avec une telle charge sur le dos !), vu mes limites physiques. Sous le soleil d'abord, puis la pluie, l'orage et la tempête peut-être, la neige certainement aussi. En scrutant le paysage, repérer les meilleurs passages. Éviter les traquenards des roches friables, des blocs roulants ou de l'argile glissante. Nous profitons ensemble d'une tasse de thé brûlant. Je le sens bien là; mes doutes sont toujours présents mais ma détermination est forte. La (relative) proximité des cimes agit sur moi comme un aimant. Je saisis mon sac, brève embrassade, c'est parti. Ne céder ni à l'angoisse ni à l'excitation. Il suffit en fait de laisser s'enfiler pas après pas, geste après geste. Avec les premières côtes raides apparaît l'essoufflement, la douleur causée par les sangles du sac lourd (plusieurs jours d'autonomie) qui me tire en arrière. Bientôt le soleil, bien que nous soyons début octobre, fait montre d'agressivité et suscite les premières coulées de transpiration. Là où j'en suis il serait si facile

encore de faire demi-tour.

**Humilité donc : je marche les yeux baissés, le regard posé au sol, quelques mètres devant moi.**

Il n'est rien d'autre à opposer à ces premières difficultés que cette détermination. Elle même nourrie d'humilité. Le piège numéro un étant de lancer à la montagne un défi : elle contre moi. D'autres le peuvent peut-être, moi je n'en ai pas les moyens. Et puis, jamais je ne pourrai oublier la leçon apprise il y a longtemps déjà : si la montagne a pour moi une existence, massive et prégnante, pour elle je n'existe pas. Humilité donc : je marche les yeux baissés, le regard posé au sol, quelques mètres devant moi. Excellent pour le moral d'ailleurs puisque l'on évite ainsi de voir plus loin la côte qui s'accroît sérieusement ou le col qui semble s'éloigner à mesure qu'on s'en approche.

S'il restait encore quelque part en moi des illusions sur mes capacités, elles sont dissipées dès l'après-midi de ce premier jour. Je gère difficilement l'effort, l'alimentation et l'hydratation. Les derniers hameaux sont loin derrière moi, et je n'ai plus dépassé de bergerie isolée depuis un moment déjà. En m'élevant lentement au-dessus de la strate de moyenne montagne, le paysage s'est désertifié, l'eau va bientôt se faire rare. La déclivité a cru fortement aussi. J'apprends à accepter le rythme des pauses fréquentes, voire très fréquentes. Depuis midi je n'ai plus aperçu quiconque, de près comme de loin. Les sonnailles des troupeaux se sont tues. J'avance.

Avec la fin de la journée apparaissent les limites mentales. Les bourrasques glaciales, charriant parfois des ondées qui confinent à la neige, me secouent durement. Pas d'orage comme souvent j'en ai connu l'été en fin d'après-midi, c'est heureux, ici je me sens très exposé. La pente est très raide, l'environnement inhospitalier. Harassé, je cherche des yeux mais ne trouve nulle petite terrasse un tantinet abritée

susceptible d'accueillir mon bivouac. Alors je continue. Tant mieux en fait, au moins je progresse. Malgré une consommation régulière de fruits secs, je flirte avec les limites de l'hypoglycémie et de la dépression.

**Quand surgit face à moi, toute proche, une forme humaine massive et sombre.**

La pénombre s'installe déjà alors que j'arrive, avec quel soulagement, à un col assez étroit, que l'altimètre situe à près de 3300 mètres. De l'autre côté, se devine encore une large vallée que je peine à distinguer. Sans doute la dernière qui me sépare du M'Goun proprement dit. Je décide de ne pas poursuivre à la frontale, trop dangereux en haute montagne. Il me faut donc m'installer sur ce col étroit et venteux. J'avise un peu plus loin un petit espace plan, parsemé de gros blocs de roche susceptibles de m'abriter. A la limite de l'épuisement mais porté par une dernière salve hormonale, j'installe à la hâte la tente à la lueur de la frontale, luttant contre les bourrasques, portant gants et bonnet, le buff relevé protégeant le visage de la neige qui maintenant a remplacé le crachin de tout à l'heure. Le sol rocailleux refuse d'accueillir mes sardines mais tant pis, il y a du gros caillou en suffisance pour lester les tendeurs. Je rectifie la tension du dernier et me redresse lentement. Un mouvement à quelques mètres interrompt mon geste. Dans le pointillé aveuglant des flocons je crois apercevoir, oui, c'est cela, quelques brebis, dix ou quinze peut-être, se pressant vers l'avant. Quand surgit face à moi, toute proche, une forme humaine massive et sombre.

Le berger s'est arrêté devant moi, tout autant étonné que moi sans doute de cette rencontre. Tête échevelée, barbe hirsute, il porte un lourd manteau noir. Et dans cette masse sombre, surmontant une bouche édentée, un regard d'une intensité, d'une profondeur qui me touchent très loin. Ou plutôt par lesquels je choisis de me laisser toucher, après une seconde de surprise. De crainte peut-être aussi: je n'aurais guère

fait le poids face à un solide gaillard de moins de quarante ans et le contenu de mon sac doit représenter pas mal d'argent au regard de celui qu'il aura gagné en redescendant de ces mois d'estive. Il ne m'a pas fallu plus d'un instant pour faire confiance à la confiance. Accepter cette présence inattendue, ce regard. Ses grandes mains noires, dures, osseuses, me tendent une gourde dégagée de sous le manteau. Puis, saisissant la besace pendue à son épaule, il me propose du pain. Je décline avec sourires et force remerciements. Enfin, ce que j'arrive à en faire passer en berbère. Le gars affiche un large sourire qui enflamme ses yeux de plus belle, puis, en quelques longues enjambées, disparaît dans la tourmente. Cette apparition s'achevait aussi brutalement qu'elle avait commencé. Elle ne devait pas avoir duré plus d'une minute. Une fois glissé dans le duvet, ma ration réchauffée puis engloutie, le sommeil dans lequel je me noyai instantanément malgré les menaces que faisaient peser sur mon abri les terribles bourrasques, ne me laissa guère l'occasion de méditer sur cet événement.



Trois années ont passé, et ce regard continue à susciter chez moi bien des frémissements. Par sa puissance. Je suis moi, disait-il. Debout, là où je veux être. Par la chaleur qu'il porte aussi : compassion, joie, fraternité ?... allez mettre des mots sur la couleur d'un regard sous la neige ! Les ondes de cette belle rencontre m'ont longtemps accompagné durant les journées et les nuits qui ont suivi. Elles peuvent tout autant me porter face à l'écriture comme face à la montagne. Jouer, peut-être, le rôle d'antidote au monde inhumain des humains.

## Que portait ce regard ?

Depuis, souvent je me suis interrogé: que portait ce regard ? Aucun jugement. Il eut pu : « que fait ici ce type ? » « quel est cet étranger ? » Le regard me regardait, simplement. Du coup il confirmait, reconnaissait, validait, mon existence autant que la sienne. Fraternité ensuite: égaux face à la montagne et aux intempéries. Vitalité de l'existence enfin, feu apparemment inextinguible. J'y pense en écrivant ces lignes, mais ce regard ne porte-t-il pas ce que j'essaye de désigner par le terme de '[néguanthropie](#)' ? On y réfléchira plus tard. J'embarque le berger et son regard pour la traversée, non plus du M'Goun, mais du massif de l'écriture. Il m'aidera face au Juge et au Doute. Quand l'énergie manquera aussi, ou le sens.

Une rencontre improbable mais pleine. Mais qu'est-ce que je foutais là en fait ? Souvent, avant, pendant (beaucoup moins), et après l'épreuve (à comprendre au sens d'une expérience éprouvante), la question m'interpelle . Cette question, je me la pose à nouveau avant de poursuivre à la fois le périple de l'écriture et le récit de ce trek mémorable. Pourquoi m'éloigner d'une existence agréable, choisie, aux paramètres connus et, si pas prévisibles, à tout le moins aisément gérables pour la plupart ? Pourquoi m'exposer ainsi, tant aux intempéries, fatigue, inconfort et dangers qu'aux belles rencontres ? Pour quelle(s) raison(s) veux-je traverser les montagnes ? Qui devient ici: pourquoi veux-je réfléchir / écrire ? Bonnes ou mauvaises raisons ne manquent pas, mais elles ont toutes plus ou moins comme un air de justification à posteriori. Je veux écrire, pour donner, partager quelque chose (une vision, des questions, des mises en relation). Ou pour m'assurer que je suis bien capable d'attraper et d'articuler ces fulgurances qui me traversent le cerveau . Ou pour gagner une certaine reconnaissance, tant il est vrai que je n'ai pas encore réussi à faire vraiment sans. La liste ne s'arrête pas là, sans doute, mais une telle réflexion me paraît à tout le moins peu efficace, peu 'heuristique' dirais-

je.

## **J'essayais juste d'être conséquent.**

Plutôt que de m'interroger sans fin sur le pourquoi, je choisirais plutôt de me laisser porter par cette intuition-ci : j'écris pour tenter de faire sortir de moi quelque chose qui mijote, croit ou décroît, évolue ou stagne, depuis 40 ans au moins. Je le sais, je le sens, c'est tout. Et si je devais me définir un but, et bien il me semble que ce serait celui-là : laisser passer ce qui doit sortir. L'aider aussi un peu sans doute. Sans me préoccuper d'évaluer si cela fera en sorte que l'on m'aime plus ou que l'on m'aime moins. Sans comparer mon chemin à celui par d'autres suivi. Sans céder à la tentation de caresser au passage un ego insatiable. Sans regard oblique interrogateur dans le miroir. Sans inquiétude quant à la respectabilité de ce dont la plume aura accouché. Comme si jamais cela ne devait être lu, comme s'il ne s'agissait pas de billets sur un blog mais de griffonnages sur de petits morceaux de papier punaisés au tableau dans la cuisine ... En traversant les montagnes, jamais je ne me suis demandé si le choix d'un tel passage de préférence à un autre était plus ou moins socialement acceptable, si franchir ce col allait faire en sorte que je sois plus aimable qu'en passant par un autre. J'essayais juste d'être conséquent.

Intuition, ai-je écrit. Une piste à suivre ...

*La suite du récit dans ce post: [Un pied devant l'autre.](#)*